**Je me tiens à la porte**

Je l’ai vu venir. Il marchait rapidement. Je savais ou plutôt, je ***sentais qu’il venait vers ma*** ***maison***.

Et je me suis retiré en hâte, de la fenêtre, pour qu’il ne m’aperçut pas. Car je n’étais pas sûr que je lui ouvrirais. Ses visites produisent sur moi une impression double, contradictoire

***Nous nous connaissons depuis longtemps***

Il y eut des temps où nous étions intimes. Puis nos rapports se sont espacés

D’une part, je me sentais honoré et ***heureux de l’avoir chez moi***

D’autre part, je me souvent gêné : Il me posait des questions personnelles assez abruptes, qui agissaient sur moi comme des brûlures.

Je tachais de détourner l’entretien vers le domaine des idées ; des doctrines et de l’action. Mais toujours il le ramenait vers les choses intimes dont je craignais de parler.

Plusieurs fois, il est venu et, au lieu d’ouvrir, je me suis caché, non sans honte et sans remords.

Voici que maintenant, ***il est arrivé à ma porte***

Non pas la porte principale de la maison

Il se tient en ce moment devant la ***porte de derrière, plus petite***

Au début de notre intimité, quand je ne voulais pas avoir de secrets pour lui, je l’avais prié de venir toujours par la porte de derrière, laissant la grande porte aux hôtes étrangers, aux visites de cérémonie

Puis je me suis mis à éprouver un malaise devant l’usage qu’il faisait de cette porte réservée

Entrant par derrière, il était à même devoir ou même de traverser des ***pièces familières mal*** ***tenues***

Il semblait prendre un intérêt à ma salle à manger, à la cuisine, à ma chambre à coucher. Le désordre et la poussière ne lui échappaient pas.

Il fit même des allusions à la fois discrètes et directes

Je répondis évasivement : «  oh ! C’est si difficile… je n’y arrive pas… »

Il me répondit alors : « ***Et si nous essayions ensemble, tous les deux ?...*** »

Mais j’avais peur

***Je craignais qu’il découvrît à quel point certaines choses n’étaient pas ce qu’elles devaient être.***

J’ajournai, je prétextai des occupations urgentes. Afin de couper court, je condamnai la porte de derrière. Je le fis désormais entrer par la porte de la façade. Je le reçus au salon.

Ses visites devinrent, de mon fait, de plus en plus froides et formelles, et de plus en plus rares

Il est donc arrivé à la porte de derrière

Elle est close.

Depuis que ***« sa » porte*** a été condamnée, une végétation sauvage commence à la recouvrir. Le lierre croît librement. Au pied de la porte, poussent des herbes folles et même des plantes toxiques, de la ciguë

***La serrure est rouillée***

Il s’est arrêté devant « ***sa porte*** », et il la regarde.

Va-t-il frapper ?

Veut-il donc entrer par cette porte et montrer ainsi ***qu’il désire renouer les relations intimes d’autrefois ?***

Mais voilà qu’il frappe !

Vais-je ouvrir ?

***Rien n’est prêt pour le recevoir***. Un désordre inouï s’est installé partout.

Et où est ***la clef*** de cette porte ?

Il frappe encore. Je l’observe de loin

Il frappe doucement. Il ne donne pas de coups de poing

Il heurte lentement la porte avec le doigt majeur

Je remarque que son regard n’est pas dirigé directement en face, vers la porte

Tout en frappant, il regarde le côté et en haut, vers le ciel

Son expression est grave, attentive, mais non impatiente.

Il semble se concentrer, non sur la porte et la réponse que je ferai, mais ***sur la grâce que le*** ***Père peut accorder***, sur la décision que le Père peut inspirer

Il frappe toujours. « ***Je me tiens à la porte et je frappe***… »

Tiens le verbe est au présent. Il s’agit d’une action répétée et continue. Que faire ?

***Je ne puis vivre sans sa présence, et je ne puis supporter sa présence***

Si j’ouvre, va-t-il m’adresser des reproches ? Essaierai-je de m’excuser ?

***Je ne puis ouvrir que si je me rends à lui sans conditions***… Alors, il n’y aura plus de problèmes.

Allons ! Je vais à la porte. J’ouvre cette porte qui grince et que retiennent les plantes parasites, je m’efface : « Seigneur, entre. Seigneur, tu sais… »

J’allais dire : «  Tu sais que, malgré tout, je t’aime… »

Mais je n’ose continuer la phrase, et un sanglot étrangle ma voix.

Il me regarde avec un sourire calme. Il dit : «  ***Je sais… Je vais souper avec toi.*** »

Je m’écrie : «  Seigneur, je n’ai pas préparé le repas. ***Je n’ai rien de ce qu’il faut***. »

Il répond : «  ***C’est Moi qui t’invite à mon souper***. Je veux, ***chez toi,*** célébrer ma cène. »

 Yves RAGUIN